

Le feuilleton : les deux dames de chez Marc-Antoine : (suite)

Autor(en): **Héritier, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 4

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220849>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

trouble des mares, c'est dans quelque chose de plus boueux encore, la politique.

J'ai dit plus haut, que le canard est farceur ; c'est surtout à l'approche des fêtes de fin d'année, que l'on rencontre ces sympathiques canards pleins de farce, rencontre qui n'a, du reste, rien de désagréable !

Il paraît que certains canards rient et chantent ; je n'ai jamais eu l'occasion de vérifier cela, mais je n'en doute pas, car, j'ai entendu, l'autre jour, une très respectable dame qui disait : « Mon canard rit, chante très bien ! »

La femelle du canard s'appelle cane, le petit du canard est le canari !

Quoiqu'on en dise, le canard est toujours muet, la cane seule (il en est de même de l'espèce humaine) péroré bruyamment, surtout lorsqu'elle est en compagnie de ses semblables.

Avec les plumes des canards, on fait de l'éderon, car ces plumes, douces et légères, ne ressemblent en rien à la plume des journalistes dans les périodes d'élections !

On entend dire, quelquefois, en parlant d'une demoiselle, qu'elle a un cou de cane (ne pas confondre avec coup de canne) lorsqu'elle a une mi-gnonne encolure !

Le canard est un de ces animaux qui sortent de la banalité ; lorsqu'on se donne la peine de l'étudier, on lui découvre une foule de qualités remarquables et insoupçonnées qui le rendent intéressant et sympathique au suprême degré. Lequel d'entre vous, chers lecteurs, peut-il dire, la main sur le ventre, qu'il n'aime pas le canard ? !

Pierre Ozaire.

Un bon bouillon. — Un gascon dit à l'hôte, en arrivant à l'auberge :

— Faites-moi cuire un œuf à la coque pour mon souper, et avec le bouillon vous ferez de la soupe pour mon domestique.

— Oh ! dit l'hôte, le bouillon ne sera pas gras.
— Eh bien, dit le Gascon, mettez deux œufs, je les mangerai bien.

LE FEUILLETON



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE. (Suite).

Ce soir-là, d'ailleurs, nulle question délicate ne pouvait provoquer sarcasmes ou récriminations. Rien de menaçant dans l'atmosphère communale, ni projet d'emprunt, ni excès d'impôts, ni dépenses imprévues.

Les municipaux entrèrent, à la queue leu leu, Marc-Antoine le dernier. Leur table était réservée au fond de la salle, à gauche, non loin du comptoir d'où l'aubergiste, Pierre Duplan, aimait à écouter les dires de ces messieurs et à surprendre, si possible, quelque nouvelle profitable. Petit, l'œil très vif, fureteur et gai, il avait des mouvements souples, une démarche qu'on entendait à peine, et semblait éternellement au guet, comme un chasseur à l'affût. Rire rapide et presque silencieux ; sourire narquois ou flatteur, selon les nécessités du moment ; poignée de main protectrice, bon enfant ou respectueuse, selon le personnage auquel il l'offrait ou dont il en était honoré ; Pierre Duplan, larbin revenu de loin, avec pas mal d'écus, avait tout pour réussir comme aubergiste, et il réussissait.

A l'arrivée des clients attendus, l'aubergiste se précipita vers la table réservée et l'essuya d'un magistral coup de torchon, puis, d'une voix claironnante, comme s'il eût commandé à une armée de laquais et de chambrières, il appela :

— Maedeli !

De tous temps, le canton de Berne avait fourni des servantes aux tenanciers de la « Croix Blanche ». C'était une tradition presque séculaire. Et de tous temps, aussi, les clients, dédaignant le nom personnel de ces filles, les avaient appelées du mot générique « maedeli » en allemand suisse. Dans le village, ce mot signifiait, pour chacun, la servante de l'auberge et pas une autre, alors que nombre de maedeli, venues de Frutigen, de Bolligen, de Diemtigen ou d'ailleurs servaient dans les hôtels et pensions de la vallée.

— Maedeli ! répéta le pintier, deux litres de bon vieux et tout ce qu'il faut pour boire.

Il rit, guettant du regard une approbation qu'il ne

trouva pas. Depuis cinq ou six ans que la même phrase égayait son auteur, les Fiermontais avaient eu le temps de s'en lasser. Elle ne produisait plus d'effet. Pierre Duplan fit une pirouette, et Maedeli ayant posé sur la table bouteilles et verres, il les remplit lui-même avec grâce.

— Voilà, messieurs, à votre santé !

Si maître Duplan avait modernisé son auberge pour lui donner l'apparence d'un hôtel de touristes, s'il avait ajouté à l'antique croix de fer suspendue au-dessus de la porte, une inscription en lettres dorées qui courrait sur la façade ; s'il avait créé au premier étage, un salon, au rez-de-chaussée, une salle à manger et un « tea room » — restauration à toute heure, en revanche, il s'était gardé de trop modifier la salle à boire. Pour conserver la clientèle du village, il fallait aussi conserver un peu de l'ancienne pinte. Les nouveautés effarouchent les vieux montagnards. Donc la chambre basse, au plafond à solives, aux murs recouverts d'un papier chamois clair à bouquets chocolat, au plancher de sapin quelque peu raboteux, avait été respectée. Et, avec elle le mobilier, les tables de noyer, les escabeaux, le comptoir garni de ses sirops et de ses liqueurs. On affichait, comme autrefois, sur des publications militaires, des horaires, des avis de ventes et des avis du préfet annonçant que l'entrée des cabarets était interdite à tel ou tel ivrogne du district. Trois tableaux : un « Guillaume Tell » passant devant le chapeau de Gessler, un « Winkelried » embrassant les lances autrichiennes, un « Général Dufour » entouré de son état-major, vaste chromo avec légende explicative des noms et grades, ornaient les parois. Tout cela était vieux et familier. En revanche, l'antique lampe à pétrole dont la fumée malodorante avait, pendant de longues années, noirci le plafond, était remplacée par un modeste lustre électrique à trois ampoules. Mais cette lumière crue s'harmonisait mal avec le lieu et les choses. Elle en accentuait la vétusté, elle insistait sur sur les éraflures du papier chamois, elle soulignait la naïveté des lithographies historiques et l'attitude un peu raide des officiers fédéraux. Un anachronisme, cette lumière. Telle l'image d'un brave montagnard en blouse, en pantalon de mi-laine coiffé d'un vieux feutre, mais qu'une fantaisie grotesque eût chaussé d'escarpins vernis.

Jaques Bolle entra.

— Bonsoir à tous.

Il n'avait plus la mine renfrognée de l'après-midi, au four banal. Souriant, goguenard, il alla s'asseoir à sa table accoutumée où, déjà, l'ancien régent Greyloz, l'ancien syndic Monod, l'assesseur Turel et deux ou trois autres buvaient chopine, les uns lisant les « papiers », les autres fumant en silence dans leurs courtes pipes. Maedeli, bien stylée, apporta, devant le fournisseur, les deux décis habituels. Tout guilleret, Jaques Bolle remplit son verre et en savoura le contenu avec un plaisir de dilettante. Mais, en buvant, il avait levé les yeux et regardait la paroi, en face. Presque aussitôt il reposa son verre à moitié vide et explora, d'un coup d'œil les quatre murs de la salle. Ayant, enfin, acquis une certitude :

— Eh ! pintier, cria-t-il, tu les as fichus au bloc tes généraux ?

Sans répondre, Pierre Duplan lui fit signe de se taire, en même temps qu'il désignait du geste le vieux régent Greyloz absorbé dans la lecture du « Conteur ». Mais Bolle ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre :

— Tu es sourd ? Je te demande ce que tu as fait des généraux.

A cette question, répétée avec une insistance hostile, tous levèrent la tête. A la place où, la veille encore, Guillaume-Henri Dufour caracolait à la tête de ses officiers, une grande image entourée d'un cadre trop doré, trop clinquant, d'un goût absurde, faisait tache claire sur le papier chamois. Cela, représentait une construction gothique, très compliquée, riche en clochetons, en gargouilles, en sculptures, en ogives et en dentelles de pierre : l'abbaye de Larsens, en Normandie, transformée en fabrique de liqueurs. Au dessus, dans un cartouche prétentieux, deux portraits et un flacon ventru : le fondateur et le directeur de l'usine, montant la garde aux côtés de leur produit : « La Dominicaine ». Pierre Duplan avait remplacé le tableau historique par une vulgaire réclame de distillateur.

Jaques Bolle, qui s'était levé et contemplait ce chef-d'œuvre ricana en montrant les effigies :

— Le père, le fils et l'esprit de vin.

Cela, certainement manquait de finesse, mais on eût ri quand même, si, lentement le régent Greyloz, lui aussi, n'avait quitté sa place. On le respectait infiniment. Octogénaire, il vivait, à Fiermont, de sa petite retraite et de ses économies, après quarante ans de fonctions au village. Les méthodes nouvelles, qui

le déroutaient un peu, l'avaient obligés à se retirer. Il y a quelques années auparavant. Et maintenant s'il regrettait son labeur d'autrefois, ses regrets étaient du moins, sans amertume. Il parlait de sa carrière avec le sourire calme et triste de ceux qui parlent d'une personne qu'ils ont beaucoup aimée et qui n'est plus.

Gravement, le régent Greyloz s'approcha du tableau, ajusta ses lunettes rondes et regarda. Il y eut, dans l'auberge, un grand silence. Chacun savait que le vieillard affectionnait particulièrement l'image exilée, ce général sous les ordres duquel il avait servi en cinquante-six. Chacun savait qu'au refrain de « Roulez tambours ! » il redressait sa taille et enflait sa voix. Souvent, il stationnait pendant quelques secondes devant la chromo de l'auberge ; et c'était même surprenant qu'il n'eût pas découvert la substitution.

(A suivre).

G. Héritier.

Royal Biograph. — C'est donc cette semaine que se dérouleront sur l'écran du Royal Biograph les trois derniers chapitres du retentissant succès **Fanfan-la-Tulipe**, premier cavalier de France, le merveilleux cinéroman de Pierre Gilles, publié actuellement en feuilleton par la « Tribune de Lausanne », qui fait admirer une fois de plus la finesse de la production cinématographique française. Tous les jours, matinée à 2 h. 30 ; soirée à 8 h. 30 ; dimanche 23, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Théâtre Lumen. — Vu l'immense succès remporté par le film **La Veuve Joyeuse**, au Théâtre Lumen, et afin de donner satisfaction aux nombreuses personnes qui n'ont pu trouver de place la semaine passée, la Direction du dit établissement annonce pour cette semaine les dernières représentations de la célèbre opérette de Franz Lehár. Pour ces dernières représentations, également, le film sera accompagné de l'adaptation musicale spéciale, qui fait grand effet, exécuté par l'orchestre renforcé du Théâtre Lumen. Avis donc aux retardataires et à tous les amateurs de spectacles cinématographiques de tout premier ordre.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Garçon !

Un Cordial Vaudois

à base d'œufs frais et crème

Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

Exigez partout

„ Un Berger “

Apéritif anisé

Concessionnaires et fabricants pour la Suisse :
BLATTER & DUBOIS, Lausanne



Examen de la vue

et conseils gratuits

Emile TREUTHARDT, Opticien-Spécialiste
Rue de Bourg, 28, Lausanne Tél. 45.49
Se rend dans toutes les localités du canton.

HORLOGERIE-BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE

Atelier spécial de Réparations de Montres, Pendules et Réveils en tous genres

Elie MEYLAN

Horloger diplômé, Pendulier spécialiste
Solitude 7 LAUSANNE Solitude 7

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.